

# Lausanne bouge : le tournant obscur

Autor(en): **Roux, Patricia / Pedraza, Aristides**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology**

Band (Jahr): **10 (1984)**

Heft 1

PDF erstellt am: **23.03.2021**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-814575>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LAUSANNE BOUGE : LE TOURNANT OBSCUR

*Patricia Roux*

43, Chemin des Aubépines  
CH-1004 Lausanne

*Aristides Pedraza*

89, Avenue d'Echallens  
CH-1004 Lausanne

---

Nous aurions pu commencer cet article avec outrance, pour mieux ancrer quelques souvenirs, et citer Toni Negri: "Je ressens immédiatement la chaleur de la communauté ouvrière et prolétaire toutes les fois que j'enfile mon passe-montagne." <sup>1</sup> Mais voilà, nous n'enfilons plus guère les nôtres, même l'hiver. Ils trônent maintenant au sommet d'un porte-manteau quelconque, et Negri, dans sa cavale, trouve le temps de reconnaître quelques vertus au texte de la constitution italienne, non sans raison d'ailleurs.

Il fallait se rabattre sur une introduction plus conciliante. Nous reprenons donc à notre compte le projet de Geneviève Steinauer-Cresson et Dominique Gros, dans leur texte: "pratiquer une sociologie moins institutionnelle et plus clairement engagée."

Encore faut-il s'entendre à ce propos; nous ne prétendons pas esquisser un nouveau plaidoyer pour Lausanne Bouge, ou contribuer, même modestement, à fonder un discours de légitimation pour la révolte de la jeunesse.

- 1) Negri, T. (1980), Sabotage et autovalorisation ouvrière, *Usines et ouvriers, figures du nouvel ordre productif* (Présentation et coordination Jean-Paul de Gaudemar) (Maspero, Paris).

Ce n'est ici ni notre propos ni notre problème. Comme le disait Elio Vittorini: "Sono tempi di altri doveri".

En quelques mots donc, il s'agit de tenter une analyse des limites théorico-pratiques d'un mouvement social-urbain, dans une séquence temporelle précise (septembre à novembre 1980), d'un point de vue de sociologie politique.

# 1. LA DISQUALIFICATION, STRATEGIE DU DISCOURS, DISCOURS SUR LA STRATEGIE

Situer socialement le mouvement, le réenoncer à trois ans de distance, dire ce qu'il fut, c'est affirmer d'abord ce qu'il n'était pas, désigner le mensonge. Quand le pouvoir produit un classement de Lausanne Bouge, il énonce une série de qualifications:

"Quelques dizaines de meneurs, beaucoup de suiveurs. Des casseurs, quelques gauchistes, des drogués ("Il n'y a pas de drogués heureux"), des "paumés". Tous jeunes. Des marginaux en tout cas." <sup>2</sup>

L'Etat ment, son énonciation est une dénonciation, sa qualification une disqualification. Le discours du pouvoir procède par glissements et occultations successives. A la base du message, un constat de bon sens: la jeunesse est minoritaire dans la ville, les manifestants minoritaires parmi les jeunes. Quelques paliers restent à franchir: parmi ces manifestants minoritaires, il y a un certain nombre d'individus marginaux et/ou délinquants. Jusqu'ici, ils n'avaient eu à connaître que les services spécialisés attachés à leur cas (brigade des mineurs, institutions, Service de Protection de la Jeunesse), en descendant dans la rue, ils prêtent leur marginalité sociale au mouvement tout entier, surdéterminant ainsi la marginalité accidentelle et momentanée d'autres indi-

- 2) Propos tenus par J.-P. Delamuraz au Conseil communal de Lausanne, rapportés par la "Tribune de Lausanne", 1er octobre 1980.

vidus, jeunes comme eux. Lausanne Bouge devient alors une "marginalité politique". C'est le premier moment du dévoilement de l'Idée: le mouvement minoritaire est devenu un mouvement marginal.

Arrêtons-nous ici un instant! Dans "Le pouvoir suisse", Claire et François Masnata-Rubattel remarquaient:

"En fait, la liste des groupes considérés en Suisse comme des minorités est révélatrice: les Romands, les Tessinois, les catholiques, les régions sous-développées, les classes moyennes, paysans et artisans, les ouvriers et employés, les femmes et, plus récemment, les jeunes et les vieux. Or cette liste est extrêmement utile pour caractériser le "noyau dur" du bloc au pouvoir... Par simple négation des caractères minoritaires, mais en réunissant cette fois tous les critères sur ce seul groupe, on peut en effet voir qu'il s'agit des bourgeois des régions développées, masculins, protestants, et d'âge mûr. Il est évident que ce groupe n'est nullement majoritaire du point de vue statistique." <sup>3</sup>

En somme, un groupe minoritaire posant une revendication de manière extra-institutionnelle devient de ce seul fait marginal:

"Marginalité et normalité renvoient donc à l'efficacité et à la prégnance des modèles dominants sur un groupe social particulier. Elles dénotent, de ce fait, sa position par rapport à son environnement et donc par rapport aux normes sociales qui édictent les règles de comportement dans un espace particulier." <sup>4</sup>

Nous pouvons maintenant aborder le second palier de l'entreprise étatique de disqualification. Comme dans un jeu de miroirs, ces marginaux-minoritaires renvoient à d'autres marges et à d'autres minorités qu'ils cèlent

3) Masnata-Rubattel, C. et F. (1978), "Le pouvoir suisse" (Christian Bourgois, Paris).

4) Lagree, J. Ch. (1980), Adolescence et marginalité. Le cas d'une ville nouvelle, *Déviance et société*, 4 (décembre 1980).

en leur sein, selon une série aisément décriptable dans le discours du pouvoir: ensemble des manifestants – groupes de manifestants violents – dirigeants – agitateurs professionnels, de préférence étrangers, ou, à défaut, au service de puissances étrangères. Le mouvement est ainsi doublement disqualifié dans sa massivité et dans sa qualité.

Le dévoilement du mensonge ne peut ici qu'emprunter au paradoxe:

Le comportement politique et les modalités de lutte du mouvement seraient-ils étrangers à nos traditions démocratiques?

– Pas davantage que les luttes paysannes qui n'hésitent pas à recourir à l'action directe, voire à l'explosif.

La violence dont les jeunes étaient porteurs?

– Elle était certainement moindre que celle qui trouve à s'exprimer dans le moindre bal de campagne.

La casse . . . ?

– De la même importance que celle dont sont bien souvent acteurs les supporters à l'issue d'un match quelconque.

Un mouvement dirigé par des agitateurs. . . ?

– Au même titre que les grèves de Monteforno ou de Matisa organisées par des ouvriers liés à l'extrême-gauche.

Leurs univers culturel (bruyant). . . ?

– Ni plus ni moins étranger que celui des yodleurs ou des immigrés dans leurs cercles et leurs fêtes.

A bien y regarder même, ces marginaux sont au moins au centre de deux choses. Ils ont été, manifestation après manifestation, au cœur politique et économique de la cité, ils sont au centre de la restructuration du marché du travail. Ils s'identifient très largement à la précarité, à l'usage capitaliste de la mobilité ouvrière.

Lausanne Bouge renvoie, de sa composition sociale, l'image d'un mouvement marqué par une présence hégémonique de jeunes prolétaires. <sup>5</sup> Un bref

5) Nos résultats diffèrent un peu de ceux du tableau établi par les services de police sur la base des personnes entendues. En effet, notre échantillon comprenait des personnes n'ayant pas été arrêtées.

travail d'enquête réalisé aux heures chaudes, sur la base d'entretiens personnels et des dossiers du Collectif de Défense, nous permet d'articuler quelques chiffres à ce sujet:

Sur un échantillon de 284 personnes du mouvement:

- 20, soit 7 %, étaient des écoliers de primaire,
- 2, soit 0,7 %, des écoliers de primaire-supérieure,
- 3, soit 1 %, des collégiens,
- 19, soit 6,7 %, des gymnasiens,
- 51, soit 18 %, des apprentis,
- 32, soit 11,2 %, des étudiants universitaires,
- 96, soit 33,8 %, des travailleurs non-qualifiés, dont 20 directement employés par des entreprises d'intérim,
- 44, soit 15,4 %, des travailleurs qualifiés,
- 17, soit 6 %, des travailleurs intellectuels.

L'importance numérique des travailleurs et des futurs travailleurs (écoliers de primaire et primaire-supérieure) n'est pas à souligner. Ils représentent le 75 % de l'échantillon. Il faut par contre remarquer la proportion élevée de non-qualifiés (33,8 % du total, soit environ 45 % des travailleurs et futurs travailleurs) et leur caractéristique essentielle sur le front du travail, affirmée au cours de nombreux échanges: l'indifférence au travail, la mobilité, le refus de la responsabilisation productive, la quête du revenu. <sup>6</sup>

Certes, il ne s'agit pas ici de la mobilité offensive des ouvriers immigrés de la fin des années 1960, comme forme de lutte sur le salaire mais plutôt d'un renversement et d'un contrôle de cette mobilité sous forme de précarité. Dans la crise, le travail indifférencié acquiert une mobilité nouvelle, mais la révolte des jeunes prolétaires n'atteint pas l'entreprise. Elle la renie comme espace, sans la combattre. Son terrain sera celui de la "fabrique sociale", sa portée moindre que les luttes de Mirafiori ou de Peugeot. Les temps sont difficiles. . .

6) Selon leurs déclarations lors des entretiens.

## 2. CORTEGES INTERNES SUR LA FABRIQUE SOCIALE

Comme mouvement social-urbain, Lausanne Bouge a donc visé cette organisation du territoire urbain, comme ensemble complexe de procès de circulation et de production d'hommes et de biens, se fait "fabrique sociale".

"Le thème de "l'urbain" — écrit Manuel Castells — semble connoter les processus de reproduction simple et élargie de la force de travail, en mettant l'accent sur les conditions particulières de leur réalisation. Plus concrètement, dans les sociétés capitalistes avancées, on assiste à une collectivisation croissante des conditions sous-jacentes à ces processus, puisqu'il y a interpénétration technico-sociale des productions et activités qui y sont nécessaires et puisque la concentration des moyens de production et de leur gestion entraîne une concentration parallèle des moyens de consommation. Dans une telle situation, l'urbain ne renvoie pas seulement à une forme spatiale, mais exprime l'organisation sociale du processus de reproduction." <sup>7</sup>

En conséquence, quand le mouvement fait irruption dans la fabrique sociale-urbaine, il se pose en obstacle au procès entier de production sociale comme un caillot empêchant la circulation des biens et des hommes (rappelons ici l'accusation "d'entrave au fonctionnement des services généraux"). Un mouvement de jeunes prolétaires renie l'usine et se déploie dans la fabrique sociale; la métaphore n'est pas réductible à une fiction emblématique.

De fait, les manifestations de Lausanne Bouge offrent de profondes correspondances avec les cortèges internes qui ponctuent les échéances conflictuelles dans les grandes usines. Comme ceux-ci, les manifestations du mouvement social-urbain ne s'assignent pas des objectifs purement stratégiques, elles définissent un moment de libération, de défoulement collectif où l'infraction est dépassée et l'effraction de règle.

Cortège interne et manifestation urbaine déterminent tous deux un moment dans le cycle de lutte. Ils exercent une fonction de mobilisation qui brise l'atomisation des individus et des groupes singuliers pour mettre en avant l'appartenance à la communauté en lutte. Si le cortège interne investit et visite les bureaux de l'entreprise, marque son passage en y souillant les moquettes de cambouis et en y produisant un bruit qui renvoie à celui que les

7) Castella, M. (1981), "La question urbaine" (Maspero, Paris).

travailleurs subissent dans les ateliers, la manifestation urbaine visite quant à elle les centres commerciaux, politiques et culturels (centre de la ville, place de la Palud, rue de Bourg, rue de l'Ale, Galeries du Commerce et bureaux du Conservatoire), y impose sa présence et son tintamarre (cris, slogans et pétards), y laisse sa trace (sprayages, casse).

Les deux types de manifestation ont à la fois un effet d'initiation pour les nouveaux-venus (elles en sont à la fois le moment et le moyen) et un effet de sanction, matériel et symbolique, sur les dominants (présence physique menaçante, transgressions, dégradations). Elles constituent un moment d'expression des revendications.

Cortège interne et manifestation urbaine relèvent donc d'une fonction symbolique globale. Ils sont à la fois un acte symbolique par eux-mêmes, par le choix de l'espace investi et par le mode métaphorique d'expression politique fréquemment choisi (les mouvements de masse recourent souvent au symbole pour interpeller le pouvoir ou dialoguer avec lui, ainsi les manifestants du mouvement qui vont déposer des paillassons devant l'Hôtel de Ville en réponse à une formule du pouvoir "notre volonté de dialogue ne se jouera pas sur un paillason").

La dimension ludique n'épuise cependant pas le contenu de ces deux formes. Derrière la fête, l'objectif stratégique, la mobilisation et la pression, font leur apparition.

Analysant les cortèges internes dans certaines usines françaises, Christian Morel, dans son ouvrage "La grève froide" (dont nous nous sommes largement inspirés pour l'analyse des manifestations d'usine), soulignait l'homologie entre la forme carnaval et la démonstration ouvrière. Le passage du cadre urbain de Romans (C. Morel utilise le livre d'Emmanuel Leroy Ladurie, "Le Carnaval de Romans", comme référence centrale sur ce thème) à celui de Lausanne est d'autant plus facile que l'on considère l'issue répressive que les dominants ont donnée à chacune des deux affaires. <sup>8</sup>

Une différence de taille est à noter cependant. Tandis que les cortèges internes, décrits et analysés par Morel, ou le carnaval, se présentent comme des faits institutionnels, conquis et imposés au pouvoir ou concédés par lui (même si à Romans, les notables transgressent la règle et passent de la lutte symbolique avec les dominés à leur massacre effectif), le mouvement social-urbain apparaît, quant à lui, comme une pratique festive, certes, mais aussi

8) Morel, Chr. (1981), "La grève froide" (Ed. d'organisation, Paris) et Leroy Ladurie, E. (1979), "Le Carnaval de Romans" (Gallimard, Paris).



ouvertement conflictuelle, ne pouvant exister que sur la base d'un rapport de forces qui la fonde.

### 3. INCONSCIENCE FESTIVE ET CONSCIENCE REELLE

Lausanne Bouge est ainsi écartelée entre sa dimension ludique et la situation d'affrontement à l'Etat que le mouvement définit par sa naissance même: transgression des règles dans un temps et dans un lieu — la rue — ni négocié avec le pouvoir, ni concédé par lui. Cette tension entre carnaval et politique, entre fête et guerre, l'habite douloureusement à sa naissance et voit triompher, dès la préparation de la première manifestation, le premier terme de chacune des deux alternatives: inversion de la réalité et délire contre stratégie, immédiateté contre durée, extrême présent contre projectualité.

Les objectifs que se fixe la manifestation du 27 septembre sont à cet égard révélateurs. Il s'agit d'envahir par une porte discrète, et ce à quelques centaines, l'enceinte du Comptoir Suisse, de teindre en noir le grand bassin, devant le Palais de Beaulieu, et de sortir, aussi inaperçus qu'à l'entrée, avec le gros des visiteurs à 18 h. 30.

Ce projet délirant dit à lui tout seul le règne de l'inversion dans les têtes (inversion du rapport de forces, bien entendu). Pour être compris, il implique le renvoi à l'inconscience festive où le mouvement se vit à ses débuts. Lausanne Bouge s'auto-institue dans l'extrême-présent et le plaisir immédiat. Le mouvement se conjugue en "no future" et "ici et maintenant". En ce sens, chaque échéance pourrait être lue comme une initiative singulière, si... Or, le "si" est ici lourd de matraques.

Le "faire" du mouvement ne traduit donc pas un développement de sa conscience réelle, en tant que celle-ci correspondrait à une actualisation de sa conscience possible. La seule conscience dans la fête est celle de la finitude, immanente à l'inconscience où est vécu le carnaval. La revendication du Centre Autonome donne ici le point sur la conscience réelle (comme conscience possible en devenir) du mouvement.

Nous reviendrons sur son contenu effectif. Au niveau qui maintenant nous intéresse, elle correspond essentiellement à une revendication-refuge, à

une issue fatale où le mouvement désigne son enfermement possible, son retour à un temps et à un espace contrôlé par le pouvoir, à la fin prévisible du temps de présent-plaisir immédiat.

En refusant d'emblée de solliciter une autorisation de manifester, Lausanne Bouge se révèle et se constitue par une scission, une di-vision d'avec le monde dominant (des dominants); la transgression permet ici de séparer les camps. Certes, elle appelle, pour sa confirmation la violence du pouvoir, mais il s'agit encore d'une violence "proportionnée" et d'autant moins douloureuse que le mouvement la subit à chaud. C'est le cas pour les trois premières manifestations des 27 septembre, 29 septembre et 4 octobre.

A chacune de ces échéances, le mouvement s'efforce de retrouver la merveilleuse sensation de sa liberté originelle, un peu comme le "junk" tente de revenir au goût de ses premières piqûres, le long de son parcours vers la désintoxication ou la mort.

Deux grandes caractéristiques du mouvement apparaissent alors. La première réside dans la constitution d'un capital héroïque aux mains d'un noyau de manifestants. Ce capital, produit d'une action inaugurale, le noyau du mouvement tentera de le conserver en reproduisant sans cesse des actes inauguraux nouveaux (des rites en fait). <sup>9</sup>

La seconde tient à l'analyse que nous faisons de Lausanne Bouge comme "groupe en fusion", selon la définition de Sartre dans la "Critique de la raison dialectique":

"Le caractère essentiel du groupe en fusion, c'est la résurrection de la liberté. . .

C'est la surprise joyeuse que connaissent tous les manifestants convoqués un jour de démonstration interdite par la police en voyant déboucher de partout des individus et de petites troupes, plus nombreux qu'on ne l'avait prévu, et qui représente pour chacun l'espoir." <sup>10</sup>

Or, action inaugurale et groupe en fusion doivent sans cesse, pour ce qui est de Lausanne Bouge, se recomposer sous "le feu de l'ennemi", dans un dispositif de contrôle et d'attaque qui devient chaque jour plus serré et

9) Sur le thème de l'acte inaugural: Bourdieu, P. (1981), La représentation politique, *Actes de la recherche en sciences sociales*, Nos 36-37 (février-mars 1981).

10) Sartre, J.-P. (1960), "Critique de la raison dialectique. Question de méthode" (Gallimard, Paris).

efficace. La surprise passée, la fête-mouvement ne peut que redécouvrir l'état de guerre. Le refus de la stratégie politique affaiblit progressivement le mouvement jusqu'à l'agonie de novembre. Davantage même, alors que la seule possibilité de survie était dans le "serment" (au sens sartrien, à savoir, l'acte effectif ou la règle d'intelligibilité qui permet le passage du groupe en fusion à l'organisation), Lausanne Bouge se la refuse. Chacun, alors que la répression a atteint, depuis le 4 octobre, une vitesse de croisière, se défend de se lier à l'autre moyennant "l'acte par lequel il s'engage à ne pas devenir un traître", en d'autres termes, à ne pas abandonner le mouvement sous les coups de la répression.

Cette dynamique est pleinement décelable dans la tentative d'occupation de la villa, dite des "Turbulences". Le 18 octobre, alors que 400 manifestants sont rassemblés devant la maison, dans un quartier largement quadrillé par les forces de police, seuls 40 y pénètrent, malgré les décisions prises à la majorité dans l'assemblée générale précédente.

Plus éclairante encore est la manière dont le mouvement aborde le problème de l'affrontement avec les forces de l'ordre. Le combat dans la rue est valorisé dans les assemblées, sans être en fait ni assumé ni accepté. Il est délégué jusqu'à la caricature. Ainsi, à l'AG de préparation de la manifestation du 26 octobre, pour le concert de Nina Hagen, quelques rockers du futur service d'ordre du spectacle viennent menacer l'assemblée au cas où elle tenterait de pratiquer une auto-réduction. Cela n'empêcha pas une partie des personnes présentes (avec la complicité silencieuse d'à-peu-près tout le monde) de demander à ces mêmes individus d'encadrer "militairement" la démonstration prévue à la fin du concert. La confrontation physique est aussi organisée systématiquement en "actes manqués" (par exemple, ces fameux cocktails Molotov que certains s'acharnaient à fabriquer, dont tout le monde parlait, et qui s'obstinaient à dormir dans les consignes de la gare durant les affrontements), ou réduite à la forme symbolique de la "casse" (on s'attaque aux vitrines alors que ce sont des policiers qui frappent, et ce, comme destruction de signes; non en termes de représailles guerrières, mais sur la base d'une justification "morale": "nous avons toujours été opprimés, maintenant on se venge en se défoulant, ou vice-versa"). Le sprayage, quoique ne constituant qu'exceptionnellement une pratique collective du mouvement, offre des aspects plus intéressants. L'espace est transformé par l'inscription, le contrôle du temps et de l'espace par le pouvoir est déjoué. Seuls les sprayeurs imposent leur supériorité à l'ennemi, l'obligent à confesser son incapacité à s'approprier la totalité du temps, à occuper l'ensemble de l'espace.

Le mouvement avec une base réduite par la répression, très sensiblement dès fin octobre (les arrestations se montent alors à 300), reproduit

sa propre défaite de manière élargie, avec une stérilité à bien des égards désarmante.

La manifestation du 11 octobre est exemplaire en ce sens. Après avoir parcouru un centre-ville déserté par les forces de police, le mouvement procède à l'occupation des Galeries du Commerce. Là, un groupe entreprend de sac-cager un certain nombre de bureaux dans l'indifférence du plus grand nombre, et permet au pouvoir de relancer de plus belle son discours de disqualification. Certains secteurs, pris entre l'absence d'une confrontation attendue comme seule échéance du mouvement et l'incapacité à occuper durablement, ont pris le parti de créer une situation qui force le pouvoir à reprendre le jeu de la guerre (qui pour le pouvoir est tout sauf un jeu) et donne au mouvement l'occasion mystifiée et mystifiante de se reconstituer comme groupe en fusion, et à son noyau celle de produire le énième "acte inaugural".

Le cycle de lutte porté par Lausanne Bouge peut ainsi être lu selon un ordre: révolte — agrégation — plaisir — affrontement — répression — désagrégation.

#### 4. ELEMENTS POUR L'ANALYSE D'UNE REVENDICATION

Dans sa conscience réelle, quel est donc ce mouvement qui se déploie sur le territoire de la fabrique sociale? Rien ne servirait de le caractériser simplement et schématiquement comme mouvement de refus du travail. C'est en fait d'une lutte "hors-travail" qu'il s'agit, d'une critique qui vise, à travers les conditions de vie, un certain nombre d'aspects de la reproduction sociale. En somme, ce que les membres du mouvement critiquent c'est à la fois leur exclusion des établissements publics, cafés, bars, restaurants (c'est-à-dire la majorité des lieux d'agrégation possible), la difficulté croissante de leurs parcours dans l'aire urbaine (contrôle policier) et enfin un certain nombre de carences sur le marché culturel (concerts rock en nombre insuffisant et trop chers). Ils revendiquent donc à l'Etat une sorte de salaire social et politique et un espace démocratique, le Centre Autonome. En soi, cette revendication ne se définit pas comme essentiellement conflictuelle face au pouvoir. Sa logique interne relève plutôt d'un type de revendication que nous pourrions nommer "dualiste", au sens "gorzien" du terme <sup>11</sup>: acceptation d'une sphère

11) A ce sujet, les deux ouvrages d'A. Gorz: "Adieux au prolétariat" (Le Seuil, Paris) (1980) et "Les chemins du Paradis" (Galilée, Paris) (1983).

d'hétéronomie (toute la société moins le Centre Autonome) et demande d'un espace d'autonomie (le Centre Autonome). L'incapacité d'accéder au politique de manière indépendante, en tant que gestion et stratégie de l'affrontement avec le pouvoir (et de la négociation, son complément indispensable et fatal) et la pratique centrale des premiers temps du mouvement, comme fête auto-octroyée, ont contribué à occulter la portée réelle de cette revendication. Son devenir en Cabaret Orwell nous en offre quelques possibilités de lecture. Les ex-manifestants sont devenus les consommateurs d'une petite entreprise de loisir, où le capitalisme sauvage et la violence sont la règle. Il n'y est pas question de socialité nouvelle ou de coopération étrangère au travail salarié. Certes, ce fameux travail salarié n'est plus le lien fondamental de socialisation pour ces individus, mais avec la meilleure volonté du monde, on ne saurait découvrir dans le Centre et le Cabaret des formes de coopération collective autonome.

Le temps de l'extrême-présent, sa forme-carnaval, apparaissent ainsi pour ce qu'ils ont été, une illusion lyrique dans le meilleur des cas, une mystification entretenue jusqu'à la défaite et au-delà de celle-ci, dans le pire. Bien peu de gens, à ce que nous savons, ont combattu pour rouvrir le Cabaret Orwell, mais quelques-uns de ses gestionnaires envisagent de se reconvertir en patrons d'auberge.

Soyons cyniques! Face à la répression multiforme de l'Etat, le mouvement ne pouvait que revenir à la sérialité qui avait précédé, légitimé et fondé sa naissance, ou emprunter la voie de la stratégie, de la médiation politique, de son auto-institution politique comme mouvement social d'opposition.

Lorsqu'au début novembre, Lausanne Bouge s'avère définitivement incapable de réussir cette croissance politique autonome, les restes du mouvement, qui échappent encore à la désagrégation, sont contraints d'adhérer à une stratégie de défense des droits démocratiques, portée par des instances extérieures au mouvement (le Collectif de Défense et le Comité de Soutien), face au déploiement triomphal de la répression et de la disciplinarisation étatiques. C'est ainsi que non seulement un Lausanne Bouge agonique dévoile son incapacité à impulser la manifestation du 8 novembre (la plus massive de la période, 1 500 personnes), mais, de surcroît, en tentant un débordement inutile à son issue, donne l'occasion à la police (qui n'attendait que cela d'ailleurs) d'effectuer une fort belle rafle, Place de la Palud, et au pouvoir la possibilité d'articuler une nouvelle échéance dans son entreprise de dénonciation.

La razzia du 8 au soir fut précédée et suivie d'emprisonnements préventifs auxquels ni Lausanne Bouge ni le mouvement de soutien n'eurent la force de riposter :

- 30 personnes à l'AG de Lausanne Bouge le 11 novembre,
- 30 personnes le 12 devant la prison du Bois-Mermet pour crier leur solidarité aux emprisonnés,
- une centaine de personnes le 18 au rassemblement de protestation appelé par le Comité de Soutien.

Le mouvement social-urbain, connu sous le nom de Lausanne Bouge, finit là. Tout ce qui de janvier à l'obtention du Centre Autonome met en scène sa recomposition n'est qu'une caricature, au sens où Marx écrivait :

” La tradition de toutes les générations mortes pèse d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants. Et même quand il semblent occupés à se transformer, eux et les choses, à créer quelque chose de tout à fait nouveau, c'est précisément à ces époques de crise révolutionnaire qu'ils évoquent craintivement les esprits du passé, leurs mots d'ordre, leurs costumes, pour apparaître sur la nouvelle scène de l'histoire sous ce déguisement respectable et avec ce langage emprunté.” <sup>1 2</sup>

La caricature de Lausanne Bouge n'a eu qu'une qualité réelle, celle de la conscience de sa propre misère, et elle a su y adapter ses objectifs de manière pertinente. Elle occupa victorieusement un taudis du Rôtillon dévolu jusqu' alors à d'autres pigeons.

## 5. DO YOU REMEMBER REVOLUTION?

Même les plus ingénus savent aujourd'hui que le rôle des groupes politiques fut important, voire essentiel dans Lausanne Bouge. La question qui se pose à nous est de comprendre l'échec fondamental de certains d'entre eux à transformer la conscience du mouvement, en tant à la fois qu'inconscience festive et que conscience réelle.

12) Marx, Karl (1976), “Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte” (Ed. Sociales, Paris).



Peu nous importe ici la définition particulière des stratégies de ceux qui se voulaient marxistes-léninistes, trozkystes ou anarcho-autonomes. Il serait malséant d'émettre de gros rires et de se taper sur les cuisses en se remémorant la "ligne de masse" des uns, les "ateliers publics d'apprentissage" des autres, ou le mot d'ordre "du Centre Autonome à la ville autonome" des derniers. Il ne sied pas, même à des sociologues de pousser la cruauté aussi loin.

Nous pensons en fait, qu'au-delà des différenciations, les groupes se heurtent dans la production de leur discours comme dans la compréhension des conditions de sa réception, à une erreur qui leur est commune. Tous évaluent en termes de conscience réelle (conscience possible en devenir) ce qui n'est que l'inconscience festive du mouvement, sa forme-carnaval. Prétendant fonder une stratégie sur cette inversion, ils s'étonnaient tous que leurs beaux édifices s'écroulent avec une désarmante facilité.

Incapables de saisir la nature de la forme-carnaval, ils s'avéraient également aveugles devant la forme de la conscience réelle du mouvement et incapables de saisir l'enjeu de la revendication même du Centre Autonome. Naturellement, ces dysfonctionnements n'apparurent pas en même temps à chaque groupe. Pour le noyau marxiste-léniniste et ses sympathisants, l'éveil fut plus long, mais d'autant plus rude. En effet, les principaux propriétaires du "capital héroïque" avaient mis au point une stratégie commune sous le nom de "stratégie du dévoilement". La recette en était simple. Il s'agissait de partir d'une revendication ressentie comme légitime pour unifier le mouvement (gadget Centre Autonome) et l'amener, à travers la lutte et la répression, à découvrir la profondeur du champ étatique et capitaliste. Dans un deuxième temps, "l'organisation communiste" surgissait pour offrir à ses manifestants, enfin déniés, le cadre organisationnel et politique où ils pourraient passer de la ligne de masse à la ligne politique. Malheureusement, le "tigre de papier" policier court-circuita cette intéressante démarche. Le groupe en question avait d'ailleurs pour l'Etat une qualité essentielle: sa myopie politique, et sa capacité d'illusion, donnaient à ses démarches une prévisibilité totale, qui aurait dû rendre inutile l'emploi d'indicateurs ou d'écoutes téléphoniques. Si le discours de ce groupe devint le langage autorisé et autorisant du mouvement, selon l'expression de Bourdieu, <sup>13</sup> il le doit à son adéquation quasi parfaite à l'inconscience festive du mouvement jusqu'à la monotonie, avec l'énonciation de la "revendication de masse", le Centre Autonome.

13) Selon l'expression de Pierre Bourdieu dans *Décrire et prescrire. . . Ce que parler veut dire* (Fayard, Paris) (1982).

Encore ne faudrait-il pas surestimer l'autorité de ce langage. Les assemblées du mouvement accueillaient, à la belle époque, les discours les plus délirants par les applaudissements les plus nourris. C'est à l'aune du triomphe des paroles folles (qui n'étaient pas seulement la parole des fous) qu'il faut mesurer l'autorité de chaque discours.

Quant à nous, sociologues engagés, nous concluons en citant, non pas Toni Negri mais le vieux Hegel :

” A l'époque où des troubles éclataient dans l'Etat, le législateur athénien avait décrété la peine de mort pour l'”Apragmosyne” politique; l'Apragmosyne philosophique — qui consiste à ne pas prendre parti, mais à décider d'avance la soumission à ce que fera triompher et ce qu'universalisera le destin — est puni par la mort de la raison spéculative.”



